

Dans cette synthèse, M. Rolland Litalien, p.s.s., fait état du récit de la présence des Prêtres de Saint-Sulpice, depuis l'idée missionnaire qui animait le fondateur de la Compagnie au XVIIe siècle, M. Jean-Jacques Olier, jusqu'aux réalisations multiples et contemporaines des sulpiciens de la province canadienne.

LES SULPICIENS AU CANADA DE 1657 À AUJOURD'HUI (2 juillet 2008)



par M. Rolland Litalien, p.s.s.

Le fondateur, Jean-Jacques Olier, et ses compagnons en France

Né à Paris, le 20 septembre 1608, Jean-Jacques Olier fit des études d'abord au collège des jésuites de Lyon, où son père avait été nommé intendant du roi, puis à Paris, où il fut reçu maître ès arts et bachelier en théologie, avant d'être ordonné prêtre le 21 mai 1633.

Sa forte personnalité, son éducation soignée et l'influence de sa famille à la cour lui assuraient alors les honneurs de l'épiscopat. Ce qu'il refusa à plusieurs reprises. Il avait plutôt décidé de se consacrer à la prédication de missions populaires en France, participant ainsi modestement au renouveau religieux suscité par le Concile de Trente.

C'est sous l'impulsion de Vincent de Paul qu'Olier s'était joint à des jeunes prêtres pour aller « missionner » dans les campagnes. Il s'y employa durant sept ans, de 1634 à 1641. Le contexte général en France en était un de profonde ignorance religieuse avec ses suites : tiédeur, indifférence, baisse de la moralité et superstitions. Les missions duraient de quatre à huit semaines. Elles se terminaient toujours par des confessions générales et par la communion. Les paroisses en étaient transformées.

Le problème qui se posait à la fin de ces missions, c'était de laisser les paroisses entre les mains de prêtres très en deçà des attentes. Olier et quelques compagnons en conclurent que, pour réformer l'Église, il fallait mener deux activités complémentaires : les missions et la formation des prêtres. C'est ce qui les amena à instituer, en 1641, un Grand Séminaire à Vaugirard, en banlieue de Paris. Ils le transportèrent ensuite au cœur de la capitale, dans la paroisse Saint-Sulpice, la plus peuplée de France (150 000 personnes) dont Olier était devenu le curé, en 1642. D'où le nom de prêtres de Saint-Sulpice ou sulpiciens qui sera donné à ces pasteurs formateurs de prêtres.

« La folle entreprise » de Montréal

Olier et ses compagnons n'étaient pas préoccupés seulement par les missions internes en France. Ils voulaient aussi participer aux missions lointaines. Ils étaient des lecteurs assidus des *Relations* des jésuites de la Nouvelle-France et ils admiraient beaucoup ces religieux. Cependant, ils étaient convaincus que les prêtres diocésains et les laïcs devaient également être missionnaires. Dès 1635, Olier s'était agrégé à la Compagnie du Saint-Sacrement, formée de prêtres et surtout de laïcs, comme Gaston de Renty et Jérôme le Royer de La Dauversière, qui joueront un grand rôle dans la fondation de la Société Notre-Dame de Montréal, en 1639. Le but totalement missionnaire de cette Société était de coloniser Montréal en vue d'y convertir les Amérindiens. Olier en fut un des premiers associés. Deux sulpiciens importants ne tarderont pas à en faire également partie : Alexandre Le Ragois de Bretonvilliers et Gabriel Thubières de Levy de Queylus. Olier en sera le directeur à partir de 1650. Cette Société soutiendra durant plus de vingt ans la « folle entreprise » de Montréal, comme l'ont qualifiée en 1642 les habitants de Québec.

Curés, seigneurs et missionnaires en Nouvelle-France

Les jésuites estimaient qu'ils se devaient surtout aux missions auprès des autochtones. Quinze d'entre eux avaient cependant assuré avec zèle le ministère à Montréal de 1642 à 1657. Cette colonie française augmentant, le temps vint d'avoir un clergé stable à la tête d'une paroisse avec marguilliers. Paul de Chomedey de Maisonneuve, gouverneur de Montréal, et Jeanne Mance, fondatrice de l'Hôtel-Dieu, en avaient fait la demande à M. Olier. Celui-ci, peu de temps avant sa mort, désigna quatre sulpiciens qui arrivèrent à Montréal le 12 août 1657 : les prêtres Gabriel Thubières de Levy de Queylus, supérieur, Gabriel Souart, curé, et Dominique Galinier, vicaire, ainsi qu'un diacre : Antoine d'Allet.

Douze ans plus tard, ils étaient dix-sept. Ils auraient pu être dix-neuf, mais deux confrères avaient été tués par les Iroquois en 1661 : Jacques Lemaître et Guillaume Vignal. En 1756, ils atteindront un maximum de 46 au temps de la Nouvelle-France. En tout, près de 150 sulpiciens, certains très fortunés, viendront au Canada pendant le Régime français. Durant cette période, il n'y eut aucun sulpicien d'origine canadienne, sans doute parce qu'il y avait beaucoup de sulpiciens européens disponibles. Les prêtres canadiens étaient formés au Séminaire de Québec. Les sulpiciens n'avaient pas de responsabilité à cet égard, même si leur maison s'appelait le Séminaire de Saint-Sulpice. Le mot « séminaire » désignait alors une maison d'éducation religieuse. On disait, par exemple, « le séminaire des ursulines ».

Ces sulpiciens français consacrèrent le meilleur de leur énergie comme prêtres de paroisses. À part une année où M. de Queylus fut curé à Québec (1657-1658), la région de Montréal fut l'endroit où s'exerça leur ministère. Ce fut d'abord dans la paroisse « urbaine » Notre-Dame et à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, puis, au fur et à mesure du déploiement de la population, dans onze paroisses « rurales » de l'île de Montréal et de la seigneurie de Saint-Sulpice. De plus, ils furent responsables, pour des temps variables, de paroisses éloignées : Laprairie, Chambly, Longueuil, Boucherville, Verchères et Sorel sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent; L'Assomption, Repentigny,

Terrebonne, Berthier et Trois-Rivières sur la rive nord; l'île Dupas au milieu du fleuve, entre Sorel et Berthier. Presque partout, en plus d'être curés, ils contribuèrent financièrement à la construction des églises, des presbytères et des écoles.

Les sulpiciens de l'époque, et cela s'est continué jusqu'à nos jours, furent les aumôniers des premières communautés religieuses féminines de Montréal : les hospitalières de Saint-Joseph, les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, et les sœurs de la Charité ou sœurs Grises. De plus, ils ont contribué financièrement aux œuvres de ces communautés.

Ils devinrent, en 1663, les seigneurs de l'île de Montréal (472 km²) et, en 1664, de la seigneurie de Saint-Sulpice (293 km²). La Société Notre-Dame avait contracté des dettes de 130 000 livres tournois. À Paris, M. de Bretonvilliers, « le cleric le plus riche de France », avait succédé à M. Olier comme supérieur général des sulpiciens. Il accepta, au nom de la communauté, le don onéreux de ces seigneuries. Il ne s'agissait pas là d'un geste de pure charité, car une seigneurie était un placement, un bien foncier exploitable avec profits. Au XVII^e siècle, pour les sulpiciens, les profits ont été nuls à cause des investissements considérables et du petit nombre de colons, mais ils furent importants par la suite. Il en fut de même pour la seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes (500 km²) qui leur fut octroyée à partir de 1717. Les historiens disent que ces seigneuries ont été très bien administrées. Tout cela, ajouté aux biens personnels des sulpiciens, a permis de financer des paroisses, des œuvres de charité et d'éducation, ainsi que des missions.

Car les sulpiciens voulaient être missionnaires auprès des autochtones. Durant la première décennie, ils ne furent pas assez nombreux pour se permettre de quitter Montréal. Ils y fréquentèrent cependant les Amérindiens que la traite des fourrures amenait chaque année. Ils apprirent leurs langues pour les catéchiser et pour se préparer à aller dans des territoires éloignés. Pour cet apprentissage, ils furent aidés en particulier par le Père Pierre Chaumonot, jésuite, qui vint les seconder durant un an et demi, après la mort tragique, en 1661, de MM. Lemaître et Vignal. Et voici qu'à partir de 1668, et jusqu'à 1680, profitant de la paix conclue avec les Amérindiens en 1667, sept sulpiciens, dirigés par M. Claude Trouvé, iront évangéliser les Iroquois à la baie de Kenté (Quinte), au nord du lac Ontario. En 1669-1670, MM. Dollier de Casson et Bréhan de Galinée feront un long voyage d'exploration au lac Érié en vue d'une mission. De 1686 à 1756, en collaboration avec des Prêtres des missions étrangères de Paris, neuf sulpiciens oeuvreront en Acadie auprès des Micmacs et des Acadiens. La dernière mission éloignée fut celle de M. François Picquet, chez les Iroquois, sur l'emplacement actuel d'Ogdensburg, New York (1749-1760). Les autres missions furent plus rapprochées : celle de Gentilly, sur trois îles du lac Saint-Louis (1673-1676), celle de l'île aux Tourtes (1704-1721), et, surtout, celles de la Montagne (1675-1705), du Sault-au-Récollet (1696-1721) et du Lac-des-Deux-Montagnes (Oka-Kanesatake), à partir de 1721.

Survivants sous le Régime militaire (1759-1764)

Après la signature de la capitulation de Québec, le 17 septembre 1759, celui qui sera le dernier évêque de la Nouvelle-France, Mgr Henri-Marie Dubreil de Pontbriand, déjà gravement malade, se joignit à la partie de l'armée française qui se repliait sur Montréal.

Il vint se réfugier au Séminaire de Saint-Sulpice, où l'attendait son ami, le supérieur Étienne Montgolfier, qui était son vicaire général pour le district de Montréal. Il y mourut le 8 juin 1760, trois mois avant la capitulation de Montréal. Saint-Sulpice a aussi accueilli neuf séminaristes et des prêtres du Séminaire de Québec, qui avait été bombardé. La plupart demeureront à Montréal jusqu'en 1765. La vie commune des deux communautés fut harmonieuse. Si bien que le 15 septembre 1763, les chanoines du diocèse de Québec choisirent à l'unanimité M. Montgolfier pour être le premier évêque sous le Régime anglais. Mais le général James Murray, nommé gouverneur général du Canada, mit son veto parce qu'il craignait la forte personnalité du supérieur des sulpiciens. Il préféra le chanoine Jean-Olivier Briand de Québec, plutôt timide et très dépendant financièrement.

Le gouvernement de Londres voulait au Canada un clergé national formé uniquement de prêtres séculiers, qu'il croyait plus malléables. Il avait donc décidé, en 1763, que les communautés d'hommes, qu'il considérait comme trop dépendantes de la France et de Rome, devaient disparaître lentement mais sûrement. Ces religieux ne pourraient plus se recruter, et leurs biens deviendraient la propriété de la couronne britannique. C'est ce qui se produira pour les récollets et les jésuites. M. Montgolfier réussit cependant à assurer l'avenir des sulpiciens qui consentaient à devenir sujets britanniques au Canada, en obtenant, le 29 avril 1764, du Séminaire de Saint-Sulpice de Paris, un acte de donation complète des possessions canadiennes en faveur du Séminaire de Montréal.

Du Régime anglais à aujourd'hui : de plus en plus formateurs de prêtres

À cause des décès et des départs, de 46 qu'ils étaient en 1756, les sulpiciens furent réduits à 28 en 1764, dont un clerc âgé, M. Jean Girard, musicien et maître d'école. Comme ils ne pouvaient plus se recruter en France et que les vocations canadiennes étaient rares, ils ne seront plus que 10 en 1787: 3 Français et 7 Canadiens. Mais la Révolution française va les aider... Chassés de France et réfugiés pour la plupart à Londres, 17 sulpiciens seront autorisés à venir au Canada dans les années 1790; on était alors assuré, ici et à Londres, qu'ils ne prêcheraient pas la révolution! À partir de 1840, le recrutement en France sera tout à fait permis, si bien qu'en 1903, il y aura au Canada 73 sulpiciens : 32 Français et 41 Canadiens. En 1921, seront créées trois provinces sulpiciennes : française, canadienne et américaine. La province canadienne ira œuvrer et se recruter au Japon et en Colombie; elle atteindra un maximum de 172 sulpiciens en 1965.

Ils continueront d'être les aumôniers des trois communautés féminines pionnières, auxquelles s'ajouteront deux autres communautés : en 1857, les Petites Filles de Saint-Joseph, dont les fondateurs, avec Rose de Lima Dauth (Soeur Julie), furent les sulpiciens Antoine Mercier et Damien Tambareau, et, en 1951, l'institut séculier « Les Servantes de Marie-Immaculée », dont le fondateur, avec Gabrielle Lefebvre, fut le sulpicien Onil Lesieur. Sous le Régime anglais, ils ont continué aussi à gérer leurs trois seigneuries. Le 8 juin 1840, en raison de leur loyauté envers Londres, ils ont enfin été confirmés dans tous leurs biens, à condition qu'en particulier les marchands anglais puissent devenir propriétaires de leurs emplacements « moyennant un certain prix et indemnité, convenus, arrêtés et déterminés ». Ce fut là le début de la fin du régime seigneurial.

Ils ont persévéré, quoique difficilement, dans leur ministère auprès des autochtones d'Oka. De plus, M. Louis-Charles Lefebvre de Bellefeuille, de 1836 jusqu'à sa mort en 1838, est allé évangéliser avec grand succès les Algonquins du nord-ouest : en Abitibi et au Témiscamingue. Dans la mesure de leur nombre, ils ont continué à collaborer à la pastorale paroissiale. En 1900, ils avaient la responsabilité de quatre paroisses : Notre-Dame (qui avait été très réduite par son démembrement en 1867), Saint-Jacques, Saint Patrick et Oka, et de deux chapelles : Notre-Dame-de-Bon-Secours et Notre-Dame-de-Lourdes. Dans le premier quart du XX^e siècle, ils ont laissé Saint Patrick. En 1971, ils ont pris en charge la paroisse Sainte-Catherine-Labouré. Récemment, ils ont laissé deux paroisses : Oka, en 1997, et Sainte-Catherine-Labouré, en 2003.

Des sulpiciens, au Canada, ont exercé des ministères plus spécialisés: Mgr Olivier Maurault (1886-1968), recteur de l'Université de Montréal (1934-1955); M. Jean-Baptiste Desrosiers (1896-1963), fondateur et directeur de l'Institut Pie-XI, école d'éducation populaire (1938-1963); M. Wilfrid Éthier (1905-2002), fondateur et directeur de l'Institut canadien d'orientation professionnelle (1943-1978); M. Albert Lapointe (1921-), fondateur et animateur des Foyers Notre-Dame et du Mouvement Couple et Famille (1954-aujourd'hui); M. Jean-Bernard Allard (1928-), directeur de l'Office national de liturgie (1977-1987), membre de la Commission internationale francophone de liturgie (1977-1987) et consultant durant 15 ans à la Congrégation du culte divin (1984-1999); M. Robert-Claude Bérubé (1929-1991), directeur du Service information-cinéma de l'Office national des communications sociales (1970-1991) et autorité mondialement reconnue en cinéma; M. René Bernard (1931-), fondateur et directeur du Centre d'animation spirituelle (1969-1975). Plusieurs ont été professeurs et quelques-uns doyens à l'Université de Montréal en théologie, arts, philosophie et même en musique (M. Clément Morin, de 1954 à 1968). Signalons enfin que deux sulpiciens ont exercé la haute fonction de secrétaire général francophone de la Conférence des évêques catholiques du Canada : Mgr Guy Poisson (1926-), de 1975 à 1979, après avoir été secrétaire adjoint de 1969 à 1975, et Mgr Émilus Goulet (1933-), de 1995 à 1999.

Les sulpiciens ont aussi contribué à la vie culturelle à Montréal. C'est ainsi que la Bibliothèque Saint-Sulpice est devenue officiellement la Bibliothèque nationale du Québec, en 1967. Même si, récemment, les sulpiciens se sont retirés complètement des collèges, on peut avoir une idée de leur engagement par la liste des institutions qu'ils ont dirigées : le Collège de Montréal, durant 225 ans (1767-1992), le Séminaire de Philosophie (1876-1969), l'École sacerdotale Saint-Jean-l'Évangéliste (1911-1927), le Collège Jean-Jacques Olier (1951-1965) et le Collège André-Grasset (1927-1994).

Cependant, par la force des circonstances, un souci est devenu majeur : la formation des prêtres. En 1840, Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, demandait aux sulpiciens de fonder le Grand Séminaire de Montréal. Plus de 6 000 prêtres y ont été formés à ce jour. En 1888, ce fut le début du Collège canadien de Rome qui accueille des prêtres étudiants surtout canadiens. Au Canada, les sulpiciens ont dirigé aussi le Grand Séminaire de Saint-Boniface de 1954 à 1968, et ils dirigent le Grand Séminaire d'Edmonton depuis 1990. De plus, malgré une quasi-faillite financière dans les années 1930, ils sont allés former des prêtres au loin : au Japon (à partir de 1933), en Amérique latine (à partir de

1949 à Manizales) et au Zaïre, à Kinshasa (1968-1972 et 1974-1975). Ils dirigent actuellement un Grand Séminaire au Japon : à Fukuoka, deux Grands Séminaires en Colombie : à Cali et Cucuta, et deux Grands Séminaires au Brésil : à Brasilia et Crato. En 1972, une Délégation provinciale a été constituée en Amérique latine, dont le siège est à Bogotá

Notons enfin que quatorze sulpiciens canadiens, d'adoption ou d'origine, sont devenus évêques dont trois cardinaux. De plus, appartenant à la province canadienne de Saint-Sulpice, deux sulpiciens japonais sont devenus évêques au Japon et trois sulpiciens colombiens le sont devenus en Colombie.

Entre 1657 et 2008, plus de 650 sulpiciens ont œuvré dans la province du Canada.

Le 2 juillet 2008, dans la province canadienne de Saint-Sulpice, il y a 99 sulpiciens : 58 Canadiens, 6 Japonais et 35 Colombiens. Il y a aussi 10 candidats.

Les évêques et cardinaux sulpiciens de la province canadienne

Quatorze sulpiciens canadiens, d'adoption ou d'origine, sont devenus évêques, dont trois cardinaux :

- 1) Mgr Louis-Armand Champion de Cicé (1650-1727), vicaire apostolique du Siam, en 1701;
- 2) Mgr Pierre-Herman Dosquet (1691-1777), 4^e évêque de Québec, en 1733;
- 3) Mgr Jean-Jacques Lartigue (1777-1840), 1^{er} évêque de Montréal, en 1836;
- 4) Mgr Patrick Phelan (1795-1857), évêque-coadjuteur de Kingston, en 1843, et 3^e évêque de ce même diocèse, en 1857;
- 5) Mgr Armand-François-Marie de Charbonnel (1802-1891), 2^e évêque de Toronto, en 1850;
- 6) Mgr Pierre-Adolphe Pinsoneault (1815-1883), 1^{er} évêque de London, en 1856;
- 7) Mgr Michael O'Farrel (1832-1894), 1^{er} évêque de Trenton, New-Jersey, en 1881;
- 8) Mgr Émile Yelle (1893-1947), archevêque-coadjuteur de Saint-Boniface, en 1933;
- 9) Cardinal Paul-Émile Léger (1904-1991), archevêque de Montréal, en 1950, et cardinal, en 1952.
- 10) Cardinal Édouard Gagnon (1918-2007), évêque de Saint-Paul, en 1969, président du Conseil pontifical pour la famille et cardinal, en 1985;
- 11) Mgr Gérard Tremblay (1918-), évêque-auxiliaire à Montréal, en 1981;
- 12) Mgr Émilus Goulet (1933-), archevêque de Saint-Boniface, en 2001;
- 13) Cardinal Marc Ouellet (1944-), évêque et secrétaire du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, en 2001, archevêque de Québec et primat de l'Église du Canada, en 2002, et cardinal, en 2003;
- 14) Mgr Lionel Gendron (1944-), évêque-auxiliaire à Montréal, en 2006.

Cinq sulpiciens de la province canadienne de Saint-Sulpice sont devenus évêques au Japon et en Colombie :

- 1) Mgr Pierre Saburo Hirata (1913-2007), évêque de Oïta, en 1962, et de Fukuoka, en 1969;
- 2) Mgr Alberto Giraldo (1934-), évêque-auxiliaire à Popayan, en 1974, évêque de Chiquinquirá, en 1977, et de Cucuta, en 1984, archevêque de Popayan, en 1991, et de Medellin, en 1996;
- 3) Mgr Rodrigo Arango (1925-), évêque-auxiliaire à Medellin, en 1981, et évêque de Buga, en 1985;
- 4) Mgr Joseph-Mitsuaki Takami (1946-), évêque-auxiliaire à Nagasaki, en 2002, et archevêque de Nagasaki, en 2003;
- 5) Mgr Héctor Epalza (1940-), évêque de Buenaventura, en 2004.

N.B. : Ce texte a déjà été traduit en anglais par S. E. Mgr Robert Harris et en espagnol par notre confrère Carlos Ballén. Il s'agit là d'un article révisé et mis à jour, paru originellement dans la revue d'histoire du Québec *Cap-aux-diamants*, été 1999, pp. 14-19. Le courriel de cette revue est le suivant : revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca.
